

Antoine Chalvin
traducteur de l'estonien et du finnois

Entretien mené par Claire Darfeuille

Ma première question – j’imagine qu’on vous la pose fréquemment – sera bien sûr de savoir ce qui vous a amené à l’estonien, une langue rare et réputée difficile.

Oui, la question est inévitable quand on apprend des langues « bizarres », c’est la première qu’on vous pose en société. En revanche, j’ai remarqué que les gens qui les étudient se la posent rarement entre eux. À l’Inalco par exemple, cela va de soi. En fait, je n’avais pas de raisons particulières d’apprendre l’estonien. Quand j’ai commencé, je n’avais pas de famille ni d’amis originaires de là-bas, aucun lien particulier avec le pays. Je suis venu à l’estonien par l’intermédiaire du finnois...

À 18 ans, je suis parti seul, pendant trois semaines, sac au dos, en Finlande. Sur place, j’ai acheté une méthode de finnois et la traduction française du *Kalevala*, l’épopée finlandaise assemblée par Elias Lönnrot à partir de chants populaires. Ces deux lectures très dépay-santes m’ont accompagné pendant mon voyage et ont suscité en moi un intérêt durable pour la littérature finlandaise. À mon retour, j’ai entrepris de lire méthodiquement toutes les traductions du finnois disponibles dans le commerce (il y en avait moins qu’aujourd’hui). Deux ans plus tard, après avoir réussi le concours de l’École normale supérieure, j’ai été un peu plus disponible pour entreprendre des choses nouvelles et j’ai décidé, parallèlement à mes études de philosophie, d’apprendre le finnois à l’Inalco. J’ai suivi aussi des cours de hongrois à l’ENS, car j’avais voyagé entre-temps en Hongrie.

Quelle a été votre approche de ces langues finno-ougriennes ?

Avec le finnois, c'était la première fois que je me frottai à une langue agglutinante, où le sens se construit par l'adjonction de suffixes. C'est comme un jeu de Lego ! On ajoute un suffixe à « maison », cela devient « ma maison », puis un autre suffixe « dans ma maison », et ainsi de suite. J'étais fasciné par la structure de la langue et sa grammaire. Les cours de grammaire finnoise étaient dispensés à l'Inalco par Jean-Luc Moreau qui en décortiquait tout le système de façon très précise. Les règles sont d'une extrême logique. La langue fonctionne vraiment comme un jeu de construction, c'est très ludique. Les cours de langues finno-ougriennes avaient lieu dans les locaux de l'université Paris III. À la porte de la salle, je croisais parfois l'enseignant d'estonien, Vahur Linnuste, un vieil émigré estonien, bohème et sympathique. Par curiosité grammaticale pour cette langue proche du finnois, je me suis donc inscrit l'année suivante à ses cours. Grâce à lui, j'ai pu me rendre en Estonie en 1989 pendant deux semaines. À l'époque, l'Estonie était encore une république soviétique et il était impossible d'y aller en tant que touriste individuel, il fallait une invitation officielle. Il m'a donc inscrit à un festival destiné aux jeunes Estoniens de l'émigration. J'avais bien tenté d'objecter que je n'étais pas un « jeune Estonien », mais il m'avait assuré que cela n'avait absolument aucune importance. Les organisateurs étaient d'accord pour m'inviter et me procurer un logement pendant deux semaines.

Quelles ont été vos premières impressions de l'Estonie ?

J'ai été plongé dans le bouillonnement culturel de l'époque, totalement pris en charge par les gens sur place qui souhaitaient renouer des contacts avec l'Occident et par les francophiles locaux qui ne voyaient pas souvent de Français en chair et en os. Les Estoniens avaient alors l'espoir de se libérer de la tutelle soviétique, mais ils savaient que ce serait compliqué. L'Estonie m'a semblé si passionnante, en comparaison de la Finlande, que j'ai décidé d'apprendre la langue plus en profondeur et d'en faire mon domaine d'étude principal. La Finlande est alors passée au second plan. J'y

avais séjourné un semestre avec une bourse d'étude. J'y avais beaucoup lu et découvert des auteurs contemporains, mais il ne s'y passait rien.

En 1994, vous soutenez votre thèse de doctorat, que vous consacrez au réformateur de la langue estonienne, Johannes Aavik, un personnage dont vous dites qu'il a réalisé un « rêve de traducteur » ?

En effet, Johannes Aavik¹ est un linguiste du début du XX^e siècle qui s'était donné comme but d'embellir la langue estonienne. Il a proposé d'en modifier le vocabulaire et la grammaire au nom de considérations esthétiques, et ça a marché ! Les gens ont adopté en partie ses propositions. Il a même inventé certains mots totalement artificiels, en combinant arbitrairement des phonèmes, pour remplacer ceux qui lui semblaient déplaisants. Le verbe « convaincre » (*veenma*) ou encore le mot « arme » (*relv*), par exemple, tous deux de son invention, se sont finalement imposés. C'était un polyglotte. La traduction était pour lui un moyen de diffuser ses innovations. Il traduisait notamment des nouvelles de suspense et d'horreur, dans lesquelles il introduisait de nombreux mots nouveaux, avec des notes explicatives, et certains de ces mots finissaient par passer dans la langue. Pour être honnête, disons tout de même que ses traductions étaient illisibles pour un lecteur moyen. La traduction était aussi pour lui un moyen de comparer l'estonien aux grandes langues européennes et de révéler les « lacunes », les mots qui manquaient. Tout traducteur est confronté à cela, au fait que chaque langue découpe le réel de façon différente et que les mots d'une langue n'ont pas toujours d'équivalent exact dans une autre. Mais là où un traducteur ordinaire essaie de s'adapter, de résoudre les difficultés en utilisant les moyens disponibles dans sa langue, lui, il inventait les mots dont il avait besoin et il essayait de les faire passer dans l'usage !

¹ Antoine Chalvin, *Johannes Aavik et la rénovation de la langue estonienne*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Quand avez-vous commencé à traduire ?

Pendant mes années d'études, je publiais une revue de littérature française et étrangère, *Nyx*, et j'écrivais des nouvelles. Pour le premier numéro de *Nyx*, début 1987, j'avais traduit de l'anglais une nouvelle de Saki. Cela a été ma première traduction. En 1989, pour concilier mon activité de rédacteur de la revue et mon intérêt pour la littérature finlandaise, j'ai proposé un dossier sur la nouvelle finlandaise, qui regroupait neuf textes d'auteurs contemporains, traduits par moi ou par d'autres. Ce furent mes premières traductions du finnois. Je n'avais aucune idée où tout cela allait me mener. Je savais que je pouvais traduire, que cela me procurait un plaisir un peu différent et complémentaire de celui que je prenais à écrire des nouvelles, mais je ne l'envisageais pas du tout comme un métier.

Quelle a été votre première traduction de l'estonien ?

Juste avant de partir pour l'Estonie, où je suis resté lecteur de français pendant neuf mois à Tallinn en 1990-1991, Christian Bourgois m'a proposé, sur le conseil de Jean-Luc Moreau, la traduction du roman *Le Septième Printemps de la paix*² de Viivi Luik. Il se trouve que j'avais commencé, avec un ami écrivain, à en traduire les deux premiers chapitres. Cette chronique de la vie d'un village à l'époque de la collectivisation des campagnes, vue à travers les yeux d'une petite fille, est un classique en Estonie. J'ai donc accepté ce travail avant de partir, mais mon niveau d'estonien n'était pas aussi bon que mon niveau de finnois... Ce fut une épreuve initiatique. Comme je l'ai dit, j'avais déjà traduit des nouvelles, mais je crois qu'on ne devient vraiment traducteur littéraire qu'après avoir traduit un livre suffisamment épais. C'est ce qui permet de mesurer et de renforcer la ténacité et la patience du traducteur, sa résistance psychique à une cohabitation prolongée avec un texte, c'est-à-dire avec un objet à la fois inerte, complexe et répétitif, qui, lorsqu'on le scrute de très près pendant plusieurs mois, engendre inévitablement une dose plus ou

2 Prix Halpérine Kaminsky Découverte pour cette première traduction.

moins importante de lassitude ou d'exaspération, indépendamment du plaisir qu'il peut procurer lors d'une lecture ordinaire.

En plus d'être très épais, ce roman était aussi particulièrement difficile. La langue est très travaillée, avec des phrases longues, complexes. L'une des plus grandes difficultés était la traduction des dialogues en dialecte. La grand-mère de la narratrice parle une langue dialectale, orale, mais qui est loin d'être vulgaire. Comme il était exclu d'utiliser un français régional ou d'inventer de toutes pièces un pseudo-dialecte, je me suis contenté de donner une couleur familière à ses répliques. J'ai dû trouver le bon équilibre, rendre l'oralité sans l'alourdir. Une autre difficulté a été la description de la nature, de ses bruits (l'estonien possède d'innombrables verbes onomatopéiques), de ses lumières, et la transposition de l'incroyable variété de fleurs et de plantes présentes dans le roman. Les Estoniens connaissent les noms des fleurs et des végétaux tels que les phlox, les fléoles ou les agrostides et les utilisent couramment, alors qu'en français ils sonnent comme des termes botaniques un peu compliqués.

Aujourd'hui, je pense que je garderais un langage plus naturel dans la bouche d'une petite fille. Mais, quand on débute en traduction, on a souvent tendance à vouloir être très fidèle, on n'ose pas trop s'écarter. C'est seulement avec l'expérience qu'on comprend que le respect absolu du sens n'est pas forcément une vertu littéraire, que la vraie fidélité au texte n'est pas toujours la fidélité au sens. Il est parfois plus important de conserver l'effet stylistique, le rythme ou d'autres caractéristiques formelles. En essayant de transposer en français toutes les strates et résonances du texte de Viivi Luik, j'ai découvert aussi une autre vertu essentielle du traducteur littéraire : l'aptitude à la résignation, l'acceptation du fait qu'une part importante de ce qui donne à un texte sa saveur et sa force, à savoir les aspects les plus intimement liés à la langue et à la culture d'origine, se perd nécessairement lors de la traduction. Les nouvelles que j'avais traduites auparavant ne m'avaient jamais confronté de façon aussi aiguë à l'intraduisible. Cette acceptation de la perte est probablement ce qui permet à un traducteur littéraire d'exercer son métier sans sombrer dans le désespoir ou la folie.

Vous avez ensuite poursuivi la traduction du finnois et de l'estonien, parallèlement à vos activités d'enseignement et de recherche à l'Inalco ?

Après ma thèse, j'ai d'abord travaillé comme traducteur de finnois et d'anglais au Parlement européen, à Luxembourg. Pendant trois ans et demi, j'ai traduit des documents juridiques et techniques, du matin au soir, cinq jours par semaine. Au bout d'un an, c'est vite devenu assez mécanique et peu intéressant. Mais je compensais cela en traduisant de la littérature le soir. Depuis 1999, je travaille à plein temps à l'Inalco et je traduis moins régulièrement. J'ai la chance, si on peut dire, de ne pas dépendre de la traduction pour vivre et de pouvoir traduire seulement les œuvres qui me plaisent et dans lesquelles je crois. Il n'y a pas de traducteurs littéraires de l'estonien qui parviennent à vivre durablement de leurs traductions, même si les publications sont plus nombreuses depuis quelques années. Tous les livres que j'ai traduits, je les ai proposés moi-même aux maisons d'édition, à l'exception de deux ouvrages qui m'ont été commandés, mais que j'avais déjà repérés et prévu de traduire. Ce travail d'agent littéraire bénévole est parfois un peu ingrat, surtout quand on est convaincu de la valeur d'un livre, mais qu'on n'arrive pas à trouver d'éditeur.

Pour attirer l'attention des éditeurs sur l'œuvre d'Andrus Kivirähk, vous vous y êtes mis à trois....

Oui, nous étions trois traducteurs à désirer faire connaître cet auteur : Jean-Pascal Ollivry, Jean-Pierre Minaudier et moi-même. Nous avons jeté chacun notre dévolu sur un roman. Plutôt que de nous tirer dans les pattes, nous avons choisi de nous associer et conçu un dossier de présentation global. Nous l'avons envoyé à un grand nombre d'éditeurs, sans succès pendant sept ans. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Frédéric Martin, des éditions Le Tripode (ex-Attila), que j'avais invité à mon séminaire à l'Inalco. Il a lu en une nuit *L'Homme qui savait la langue des serpents*, que Jean-Pierre Minaudier avait traduit intégralement, et a décidé de publier les trois romans (*Les Groseilles de novembre* et, à paraître, *Papillon*). C'était une démarche inhabituelle pour cet éditeur qui a pour usage de travailler avec un

même traducteur pour chaque auteur. Pour faire connaître la littérature estonienne en France, il me semble que nous serons plus efficaces si nous sommes plus nombreux à traduire et si nous unissons nos efforts. J'essaye donc de contribuer à former de nouveaux traducteurs (la plupart d'entre eux sont passés par l'Inalco) et de les aider à placer leurs textes.

Une de vos traductions les plus remarquables est *Kalevipoeg*³, l'épopée nationale estonienne, qui n'est pas sans rappeler le *Kalevala* finlandais, le livre qui vous avait ouvert les portes du finnois...

Ah, *Kalevipoeg*... je l'ai rendu avec sept ans de retard ! Je l'avais proposé à la collection « L'aube des peuples » dirigée par Jean Grosjean chez Gallimard, qui venait de sortir une nouvelle traduction du *Kalevala*. L'épopée estonienne est constituée de 19 000 vers allitérés, organisés en vingt chants. J'ai mis treize ans à le traduire, mais l'éditeur a été d'une patience incroyable. C'est une traduction qui nécessitait une certaine lenteur. Il fallait pouvoir revenir à plusieurs reprises sur les mêmes passages, traduire en plusieurs couches, en complétant peu à peu les blancs et en laissant reposer entre-temps. Pour les passages du récit purement factuels, il était difficile de garder toutes les allitérations, le sens était primordial, mais, dans les passages plus lyriques, les conserver était essentiel : car c'est alors la sonorité des mots qui structure le texte. Il fallait aussi respecter la contrainte métrique. Je ne pouvais pas reproduire exactement en français le mètre traditionnel estonien, qui est fondé sur la quantité syllabique (chaque vers est composé de quatre pieds comportant généralement une syllabe longue suivie d'une brève). Mais j'ai tout de même décidé de traduire en octosyllabes, pour donner un rythme comparable à celui de l'original.

J'ai tout traduit au crayon à papier, sur des feuilles A4 divisées en deux parties : à gauche la traduction littérale, à droite les vers en octosyllabes, allitérés autant que possible, avec toutes les variantes envisageables. Je faisais le tri peu à peu, lors de mes passages

3 Friedrich Reinhold Kreutzwald, *Kalevipoeg, épopée nationale estonienne*, Paris, Gallimard, coll. L'aube des peuples, 2004.

ultérieurs sur le texte. Je n'aurais pas pu travailler à l'ordinateur, il m'aurait fallu des listes déroulantes ! Ce ne fut donc pas une traduction linéaire comme pour un roman, mais un travail assez désordonné et très dépendant de l'inspiration. J'ai animé sur ce sujet un atelier à Arles, où j'expliquais mes principes de traduction⁴.

Dans *Pays frontière* d'Emil Tode, la contrainte était moindre, mais tout de même importante puisque l'on ne sait jamais si le narrateur est un homme ou une femme.

L'estonien ne connaît pas de genre grammatical, pas de pronom différencié à la troisième personne, pas d'accord de l'adjectif... Dans ce récit, écrit à la première personne, il est question d'une relation amoureuse entre un professeur d'université français et un(e) traducteur(trice) d'un petit pays d'Europe orientale qui n'est pas nommé mais dans lequel on peut reconnaître l'Estonie. L'auteur ne donne pas le nom de son personnage, ni n'indique clairement son sexe. Il distille quelques indices, mais les lecteurs ne les relèvent pas toujours. Il peut donc s'agir aussi bien d'une relation hétérosexuelle qu'homosexuelle. Il m'a fallu ruser pour éviter tous les participes passés avec l'auxiliaire « être » et les adjectifs dont le féminin est différent du masculin. J'ai dû chercher des synonymes qui ne marquaient pas le genre, user de périphrases, etc. Dans d'autres langues, les traducteurs se sont contentés d'accorder au masculin. Mais, pour ma part, je trouvais la contrainte formelle stimulante. J'aime bien quand le texte résiste, la satisfaction est alors encore plus grande de parvenir à trouver des solutions.

À l'Inalco, vous coordonnez avec Marie Vrinat-Nikolov un projet de recherche intitulé « L'histoire de la traduction en Europe médiane ».

Ce projet de longue haleine est en train d'aboutir. Il a rassemblé pendant plusieurs années une trentaine de collaborateurs autour de l'his-

⁴ Voir les Actes des Dixièmes Assises, 1993, [http://www.atlas-citl.org/10-e-assises-de-la-traduction-litteraire-arles-1993/..](http://www.atlas-citl.org/10-e-assises-de-la-traduction-litteraire-arles-1993/)

toire de la traduction en Europe centrale et orientale. Dans cette partie de l'Europe, qui a toujours été un peu excentrée par rapport aux grands foyers d'innovation culturelle occidentaux, la traduction a joué un rôle majeur. La volonté de traduire les textes sacrés pour les rendre accessibles aux populations locales a été à l'origine de la plupart des langues écrites. Ainsi, l'estonien écrit n'est apparu qu'au milieu du XVI^e siècle. La traduction a ensuite permis, dans de nombreuses langues, l'émergence des littératures profanes : on a commencé par adapter ou traduire des œuvres étrangères, avant de s'en inspirer pour créer des œuvres plus personnelles. Au XIX^e siècle et au début du XX^e, les traductions ont introduit, souvent avec quelques années de retard, la modernité littéraire, les grands courants esthétiques occidentaux. Enfin, à l'époque communiste, traduire des œuvres occidentales relevait d'une forme de résistance intellectuelle. Dans cette grande aire, la traduction est donc au cœur même de la culture. C'est ce que nous essayons de mettre en lumière.

Nous avons choisi de ne pas procéder pays par pays, mais de mettre en avant les similitudes et les différences, grâce à un questionnaire comportant une centaine de questions que nous avons soumis à des spécialistes de chaque littérature. Ensuite, le comité de rédaction, composé de quatre personnes, a rédigé une synthèse sur la base des réponses détaillées. Le résultat sera un gros ouvrage d'environ 400 pages. Nous avons aussi un site Internet (www.his-trad.info), sur lequel nous avons publié les réponses au questionnaire, ainsi que des notices biographiques sur les principaux traducteurs de ces pays, pour essayer de donner une visibilité à ces acteurs culturels souvent méconnus.

Vous êtes professeur de langues et littératures finnoises et estoniennes, mais pour ce qui est de la traduction littéraire, vous ne croyez pas qu'elle puisse s'enseigner ?

Je donne des cours de version et de traduction littéraire de l'estonien. J'ai enseigné aussi la version finnoise. Et j'ai fait partie, pendant quelques années, de l'équipe pédagogique du master de traduction littéraire de l'Inalco, dans le cadre duquel j'animais un séminaire sur les aspects juridiques et pratiques de la traduction litté-

raire. Mais je suis effectivement assez sceptique sur la possibilité d'enseigner la traduction littéraire. Les cours de traduction et sur la traduction peuvent être utiles tout au plus pour se débarrasser de quelques scories ou de quelques défauts mineurs de débutant. Mais je crois que la compétence d'un traducteur littéraire réside avant tout dans son sens de la langue et du style, qui se forme peu à peu tout au long de son parcours de lecteur, depuis son plus jeune âge. D'autre part, en matière de traduction littéraire, il me semble souvent très difficile de démontrer quoi que ce soit, d'expliquer pourquoi telle solution est meilleure que telle autre. Les choix obéissent beaucoup plus à l'intuition qu'à des arguments rationnels. Et les raisonnements logiques sur le texte aboutissent souvent à des catastrophes esthétiques. La traduction littéraire reste pour moi une activité essentiellement artistique et subjective.

Bibliographie sélective

Friedrich Reinhold Kreutzwald, *Kalevipoeg : épopée nationale estonienne*, Paris, Gallimard, 2004.

Jaan Kross, *Le Vol immobile* (roman), Lausanne, Noir sur blanc, 2006.

Andrus Kivirähk, *Les Groseilles de novembre : chronique de quelques détraquements dans la contrée des kratts* (roman), Paris, Le Tripode, 2014.

Mehis Heinsaar, *Les Chroniques de Monsieur Paul*, Bruxelles, Kanto-ken, 2015.

Jaan Kaplinski, *Difficile de devenir léger* (poèmes, édition bilingue), Orléans, Paradigme, 2016.